

## Nouvelles perspectives en sciences sociales



# Vous avez dit « relation » ? Did You Say “Relation”?

Claude Vautier

Volume 18, numéro 1, novembre 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vautier, C. (2022). Vous avez dit « relation » ? *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 18(1), 307–329. <https://doi.org/10.7202/1097500ar>

Résumé de l'article

La sociologie contemporaine est le siège de discussions nourries autour du terme « relation ». Ces discussions ne datent pas d'aujourd'hui et, déjà, voici plus d'un siècle, on en trouve les traces (quoiqu'à bas bruit, la querelle n'étant pas identifiée comme telle) chez des auteurs comme Georg Simmel ou ceux des Écoles de Chicago, vers 1890. La querelle a rebondi depuis que l'individualisme méthodologique s'est quelque peu retiré du devant de la scène après le décès de Raymond Boudon, en 2013. Cette querelle oppose ceux pour qui la sociologie relationnelle est essentiellement un interactionnisme qui se ramène le plus souvent à une posture individualiste et actionniste et ceux pour qui cette approche ne peut être vraiment conçue comme relationnelle et considèrent qu'il faut « partir de la relation » et non se ramener à l'individu. Cet article veut apporter quelques précisions sur cette dispute et proposer une voie de résolution de celle-ci.

## **Vous avez dit « relation » ?**

**CLAUDE VAUTIER**

LEREPS, UT1 capitole,  
Toulouse et IEP de Toulouse, France

### **Vous avez dit « relation » ?**

**I**l est un concept qui, né avec les sciences sociales, parcourt toute l'histoire de ces disciplines : celui de « relation ».

Le mot est polysémique. Selon *Le Nouveau Littré*, « relation » désigne « l'état d'une chose qui tient à une autre », autrement dit, un lien, un rapport entre deux choses : « liaison, commerce, correspondance ». Les illustrations qui accompagnent la définition sont : « Nous sommes en relation d'amitié avec lui ; les personnes mêmes avec lesquelles on est lié ; avoir de belles relations ; en musique, rapport des sons, intervalle ; en anatomie : position respective des parties l'une par rapport à l'autre : les relations d'une artère avec un nerf ; récit, narration d'un fait, d'un événement ; avoir des relations, connaître des personnes influentes ; lien entre différents groupes, organisations, pays : les relations internationales<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> *Le Nouveau Littré, Édition augmentée du Petit Littré*, Paris, Garnier, 2004, p. 1185.

En résumé, une relation est tout à la fois un récit de quelque chose (relater)<sup>2</sup>, l'établissement de points de rapprochement entre des objets pour tenter de les rendre intelligibles ; ce peut être créer des analogies, mais aussi montrer que deux objets ou individus échangent quelque chose ou que cette relation entre eux est un moyen de faire apparaître des liens de dépendance ou d'interdépendance (telle, par exemple, une causalité).

Dans les sciences humaines et sociales (SHS), le terme « relation » a été utilisé depuis le début de la discipline<sup>3</sup> essentiellement dans le sens de rencontres, d'échanges, d'interactions entre des personnes ou des groupes de personnes. Parmi les pionniers de la sociologie, beaucoup se réfèrent à cette notion qui, assez intuitivement, apparaît comme indissociable de l'existence du *socius*, autrement dit de la rencontre des personnes dans des cadres sociétaux. Ce faisant, ils considèrent que leur sociologie est « relationnelle », puisqu'ils la fondent sur le concept d'interaction qui est une déclinaison de la notion de relation.

Le texte qui suit veut montrer que cette conception interactionniste de la relation a été et reste très utile en SHS, mais qu'on se trompe si on ne considère la relation que sous cet angle. Parler de « relation » de cette façon, c'est se situer dans une dimension purement ontologique, c'est contraindre l'approche relationnelle à se donner pour objet des acteurs sociaux. L'intention dans ce qui suit est de montrer comment, de mon point de vue, l'approche relationnelle ajoute à l'analyse interactionniste. L'hypothèse de ce texte est que le dépassement des blocages rencontrés par les SHS contemporaines demande de changer de dimension pour se situer à un niveau épistémologique, et non seulement ontologique. Dans ce cas, la relation intervient comme la base d'une modélisation des systèmes sociétaux et non plus comme l'une des variables mises en œuvre, mais comme le principe même qui permet de modéliser efficacement.

---

<sup>2</sup> Un récit, n'est-ce pas mettre en relation des éléments jugés significatifs pour donner un sens à quelque chose ?

<sup>3</sup> En particulier par les premiers économistes, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 1. La notion de relation en sciences humaines et sociales

Dans un récent ouvrage<sup>4</sup>, Simon Laflamme et moi-même avons tenté de relater l'évolution du questionnement sociologique et plus particulièrement la trajectoire du terme « relation » dans ce questionnement. Nous avons tiré de ce travail l'idée que la sociologie avait depuis longtemps perçu la place de la relation dans son approche du monde social. Elle a donc essayé de faire apparaître cette notion dans ses explications, soit, dans un langage plus contemporain, ses modélisations. Chez les économistes, précurseurs des sociologues, ce sont les agents qui, par leurs échanges de biens et services, construisent le marché et, de proche en proche, bâtissent la société. Les économistes classiques et néoclassiques ne parviennent cependant pas à saisir leur objet et à être totalement crédibles parce que, notamment, les interactions sont subsumées, mais pas véritablement mises en œuvre : il y a bien une interaction entre les agents, puisque, selon la théorie, si la demande sur un marché est supérieure à l'offre les prix augmentent et la demande diminue, rééquilibrant le marché. Mais cette rétroaction théorique et très mécanique occulte toute une série de phénomènes. Il en est ainsi des phénomènes de groupe qui peuvent toucher les individus : phénomènes de foules et d'imitation selon Gustave Le Bon ou Jean-Gabriel Tarde ; manquements au principe de rationalité avec le concept d'esprits animaux développé par John Maynard Keynes ou celui d'émo-rationalité proposé par Laflamme. Tous ces aspects rompent avec l'affirmation d'une rationalité parfaite et permanente des agents qui, du fait de ce postulat, ne dépendent pas de leurs congénères dans leurs choix et actions. En sociologie, Raymond Boudon, malgré les raffinements qu'il apporte à l'analyse en termes de rationalité, impliquant les sciences cognitives et imposant le concept d'effets de composition, notamment, n'échappe pas à

<sup>4</sup> Claude Vautier et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2021.

cette critique. Ses agents sont en réalité a-socialisés et leurs relations ne sont que des postulats d'arrière-fond<sup>5</sup>.

En anthropologie, c'est le concept de *don* qui, avec Marcel Mauss, vient contrarier la belle mécanique des classiques et néoclassiques : le marché n'est pas le centre de la société et l'économique doit être remis à sa place qui est importante mais pas centrale dans le sociétal. Par ailleurs, la prise en compte des concepts de structure, puis de système, ôte à la figure de l'acteur individuel une part de sa superbe : les individus ne sont plus seuls à façonner le social. Ce dernier est déjà là, il brime et/ou il facilite le façonnement de la société. Les Écoles de Chicago, les fonctionnalismes et structuro-fonctionnalismes font la part des agents et des systèmes. Les rencontres ne sont pas seulement celles qui ont lieu entre les agents, ce sont aussi celles qui ont lieu entre agents et structures, mais encore entre structures elles-mêmes.

Le développement de la pensée systémique, proposée par Ludwig von Bertalanffy en 1968, définit le système comme un « complexe d'éléments en interactions<sup>6</sup> », et ajoute : « [P]ar "interaction", nous entendons des éléments  $p$  liés par des relations  $R$  en sorte que le comportement d'un élément  $p$  dans  $R$  diffère de son comportement dans une autre relation  $R'$ . S'il se comporte de la même façon dans  $R$  et  $R'$ , il n'y a pas d'interaction et les éléments se conduisent indépendamment par rapport aux relations  $R$  et  $R'$  ».

Cette approche conduit résolument vers une vision des sociétés comme des nœuds d'interactions. Il apparaît désormais difficile de traiter des sujets de société sans activer un principe de relation. En anthropologie, encore, d'autres auteurs tels que Claude Lévi-Strauss ou Gregory Bateson ont implanté ce principe dans les études sociales. Georges Herbert Mead fonde sa psychologie sociale sur les concepts d'évolution et d'interaction. Les auteurs

---

<sup>5</sup> Seuls, peut-être, les effets de composition laissent-ils apparaître, par effet de foule et d'imitation, des conséquences, sur une situation collective, de changements psychologiques chez les individus en cause.

<sup>6</sup> Ludwig von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1993 [1968], p. 53.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 53.

qui s'inscrivent dans le behaviorisme ne peuvent se passer de l'individu, puisqu'ils veulent étudier des comportements humains et que, selon eux, ces derniers évoluent en fonction, notamment, des comportements des autres humains, toute action étant réputée être une réponse à un stimulus ou des stimuli, émanant, dans de nombreuses situations, d'êtres humains.

L'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel utilise les interactions entre sujets pour expliquer la construction de l'ordre social. Pour Erving Goffman, c'est l'interaction sociale qui est au cœur de la socialité : cette sociologie, nous dit Laflamme :

[M]et l'accent sur les interactions individuelles et montre comment, dans ces dynamiques mêmes, les acteurs sont responsables de la manière dont se développent les échanges, elle montre comment chacun des protagonistes s'adapte aux autres, tient compte des circonstances, prend en considération l'ordre macrosocial pour réaliser un ordre microsocal<sup>8</sup>.

Howard Saul Becker affirme également que l'ordre macrosocial est produit par les interactions : l'ordre microsocal génère des comportements types et des normes devant être respectés et, par là-même, crée également des déviations microsociales, lesquelles influencent l'ordre macrosocial... Même message central pour Peter Ludwig Berger : ce sont les individus en interaction qui créent le social. Avec Alain Touraine, l'introduction de l'historicité rend nécessaire celle de l'interaction : « ce que veut et fait un acteur, dépend de ce que veulent et font d'autres acteurs<sup>9</sup> ». Nous avons vu que les sociologies individualistes méthodologiques veulent que ce soient les agents individuels qui, dans leurs interactions, construisent le social. Il en va de même du systémisme, y compris dans le cadre des théories des systèmes complexes. La notion même de système conduit, nous l'avons vu plus haut, à exhausser les interactions entre les parties, comme entre les parties et le tout. Plus près de nous, des sociologies telles que la

<sup>8</sup> Simon Laflamme, *Théories en sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle*, volume II : L'insistance sur les acteurs sociaux, Paris, L'Harmattan, coll. « Pour comprendre », 2020, p. 255.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 275.

théorie des réseaux d'Alain Degenne et Michel Forsé, l'analyse stratégique de Michel Crozier et Ehrard Friedberg, le structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons expliquent la structuration et les changements sociaux en invoquant les interactions entre les agents qui jouent le rôle central : dans tous les cas cités ici, les humains agissent (théories de l'action) dans un système ou des structures (théories systémiques et/ou structurales). Et c'est ainsi que se produit la société.

## 2. Interactionnisme et relation

Peut-on encore prétendre comprendre un système sociétal en ignorant que les individus qui le constituent sont en interaction permanente entre eux, mais aussi avec tout ce qui les entoure ? Est-il imaginable de dire que les individus sont seuls maîtres du jeu social sans aucune influence des autres acteurs sociaux, humains ou non ? Y a-t-il, à l'inverse, quelque possibilité de penser que les individus ne sont que soumission à des structures ?

Ces trois questions peuvent être considérées comme derrière nous. Bien que rien en ce domaine non plus ne soit gravé dans le marbre, l'évolution de la pensée sociologique a marqué une avancée assez spectaculaire en imposant la question de l'interaction comme source du social. Cela ne veut pas dire que l'entrée dans l'explication de la société ne peut passer que par la question de l'interaction. Cela signifie que l'on peut difficilement, aujourd'hui, traiter des systèmes sociaux en faisant l'impasse sur ce foisonnement de relations entre individus, groupes, structures diverses... C'est d'ailleurs très souvent en conjoignant théories de l'action et théories des structures que la sociologie contemporaine tente d'élucider comment vit et évolue un système social. Des auteurs comme Degenne et Forsé ne font rien d'autre que cela. Leur « analyse structurale » développée dans l'ouvrage intitulé *Les réseaux sociaux*<sup>10</sup> expose de façon plutôt convaincante cette position, adoptée également par Claire Bidart et

<sup>10</sup> Alain Degenne et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, 1994.

Michel Grossetti<sup>11</sup>, mais aussi, de façon moins prononcée, par Crozier et Friedberg<sup>12</sup>. Ces derniers, dans ce qu'on appelle généralement l'« analyse stratégique », mêlent des actions individuelles et collectives à des structures matérielles et symboliques. Ils écrivent :

Ce que nous suggérons, c'est que le phénomène organisation et le phénomène système d'action sont désormais, et pour un certain temps, des phénomènes centraux pour la recherche en sciences sociales dans la mesure où celle-ci bute essentiellement sur le problème de l'intégration des conduites et que c'est autour de ces phénomènes qu'on peut le mieux comprendre empiriquement comment effectivement les hommes parviennent à résoudre un tel problème<sup>13</sup>.

On voit bien ce désir d'intégration de l'action et des structures, actions des individus confrontées à des structures d'organisation influencées par des actions humaines. Cette tentative de synthèse entre individualisme méthodologique interactionnisme et structuralisme systémique permet de faire émerger les rapports entre les actions humaines et les contextes dans lesquels ces actions se développent. C'est là un acquis qui enrichit les analyses de ce que les auteurs appellent de façon imagée les « systèmes d'action<sup>14</sup> » dans les organisations.

De leur côté, Degenne et Forsé évoquent la nécessité de passer d'un paradigme atomistique (celui de Max Weber, rappellent-ils) à un paradigme d'« interactionnisme structural », dans lequel l'acteur des théories économiques classique et néoclassique, réputé omniscient, rationnel, forcément intentionnel, intéressé...

<sup>11</sup> Par exemple dans Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 ; Michel Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2004.

<sup>12</sup> Michel Crozier et Ehrart Friedberg, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.

<sup>13</sup> Michel Crozier et Ehrart Friedberg, *L'acteur et le système*, op. cit., p. 298.

<sup>14</sup> Les systèmes d'action qu'ils mettent en scène sont essentiellement des « systèmes d'action concrets » opposés à des systèmes d'action formels ou apparents.



laisse la place à un acteur « capable d'altruisme<sup>15</sup> », pour mettre en œuvre une sociologie dans laquelle :

- la structure pèse formellement sur l'action selon un déterminisme faible ;
- la structure affecte la perception des intérêts des acteurs ;
- le principe de rationalité est réaffirmé, même si celui-ci n'est pas absolu ;
- la structure est l'effet émergent des interactions<sup>16</sup>.

Depuis l'interactionnisme symbolique au moins, l'idée selon laquelle les interactions, entre tous les éléments, humains ou non, matériels ou non, symboliques ou non, sont responsables des configurations sociétales a toujours occupé une place dans le paysage théorique des SHS. Pierpaolo Donati nous faisait remarquer, il y a quelques années, que : Longtemps demeuré implicite et comme en gestation, le « tournant relationnel » constitue un thème central de la sociologie de Simmel [et que l'] on peut considérer ce tournant relationnel simmelien comme l'acte de naissance d'une véritable théorie sociologique relationnelle<sup>17</sup>.

La parenthèse importante de l'individualisme méthodologique triomphant, due largement aux talents de Raymond Boudon, a empêché un temps que cette présence du principe relationnel soit clairement détectée ou mise en œuvre. Pourtant, depuis Simmel ou encore les Écoles de Chicago (vers 1892, avec l'interactionnisme et l'ethnométhodologie), elle a persisté. Elle se développe au travers des travaux et enseignements de Georges Herbert Mead et d'Herbert Blumer, avec lequel, notamment, se constitue l'interactionnisme symbolique. Lionel Lacaze, dans un article publié en 2013, montre que « En France, la résistance à ces idées est patente. Il faudra la venue d'Erving Goffman et surtout

<sup>15</sup> Mais, ils ajoutent, hélas, « si c'est son intérêt »... Alain Degenne et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux, op. cit.*, p. 13.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>17</sup> Pierpaolo Donati, « La relation comme objet spécifique de la sociologie », *Revue du MAUSS (La)*, n° 24, 2004, p. 239, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-2-page-233.htm>, site consulté le 21 juin 2022.

Herbert Saul Becker à partir des années 1980 pour qu'émerge un intérêt pour les idées dont il est le meilleur porte-flambeau<sup>18</sup> ». Lacaze insiste aussi sur le fait que l'interactionnisme symbolique, sous l'influence d'auteurs tels que William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, penche vers une « approche situationnelle » selon laquelle, « les comportements particuliers et la personnalité totale sont majoritairement conditionnés par les types de situation et [...] d'expérience rencontrés par l'individu au cours de sa vie<sup>19</sup> ». S'y ajoute ce que Robert King Merton nomme le « théorème de Thomas » qui stipule que « si les hommes définissent une situation comme réelle, elle le sera dans ses conséquences<sup>20</sup> ».

Les approches interactionnelle et situationnelle ont couvé sous la cendre pour ressortir lorsque la disparition de Raymond Boudon a laissé un grand vide dans le courant de l'individualisme méthodologique, même si un auteur comme Gérard Bronner est considéré par certains de ses pairs comme le continuateur le plus représentatif du maître.

Cette courte revue des approches sociologiques interactionnistes depuis environ un siècle permet sans doute d'avancer que la sociologie contemporaine se veut résolument ancrée dans la reconnaissance du fait que la société naît et vit d'interactions ou, dit autrement, de relations.

### 3. « Relation », un terme polysémique

En SHS, nous dit Guy Bajoit, « curieusement, les sociologues n'ont jamais conceptualisé la notion de relation sociale. [...] Les sociologues usent de cette notion comme si elle allait de soi,

<sup>18</sup> Lionel Lacaze, « L'interactionnisme symbolique de Blumer revisité », *Sociétés*, 2013, n° 121, p. 41-52, [https://www.cairn.info/revue-societes-2013-3-page-41.htm#:text=L'interactionnisme%20symbolique%20postule%20que,%C2%BB%20\(role%2Dtaking\)](https://www.cairn.info/revue-societes-2013-3-page-41.htm#:text=L'interactionnisme%20symbolique%20postule%20que,%C2%BB%20(role%2Dtaking).).

<sup>19</sup> William I. Thomas, « The Behavior Pattern and Situation », *Publications of the American Sociological Society*, n° 22, 1928, p. 1, cité par Lionel Lacaze, « L'interactionnisme symbolique de Blumer revisité », *op. cit.*, p. 43.

<sup>20</sup> Lionel Lacaze, « L'interactionnisme symbolique de Blumer revisité », *op. cit.*, p. 43.

comme si elle était évidente<sup>21</sup> ». Ce qu'il regrette d'autant plus qu'il considère que ce concept est l'un de ceux, voire *celui* qui permettrait de sortir des querelles périmées (particulièrement individualisme *vs* holisme méthodologiques).

Je crois que Guy Bajoit a raison. Mes propres réflexions sur la « sociologie relationnelle », inspirées d'abord par Simmel, Elias, également par les sociologues interactionnistes et, enfin, particulièrement, par Simon Laflamme, m'ont convaincu que, comme le suggère Bajoit, le terme relation reste problématique.

Dans un numéro spécial de *La Revue du MAUSS* paru en 2016, vingt-trois auteurs sont invités à répondre à la question : « Au commencement était la relation... Mais après ?<sup>22</sup> » Se confrontent ainsi partisans et adversaires de ce que l'on nomme depuis quelques années la « sociologie relationnelle », laquelle tente de se distancier de la sociologie interactionniste. Dans leur présentation du volume, les directeurs, Alain Caillé et Philippe Chaniel, définissent cette sociologie en faisant appel à Albert Piette, qui s'interroge : « “système”, “structure”, “rapports sociaux”, “interaction”, “intersubjectivité”, etc., tous ces termes ne disent-ils pas tous à leur façon : “relation” ?<sup>23</sup> »

Dans le numéro spécial de *La Revue du MAUSS* cité ci-dessus, la question mise au centre du débat me semble être celle de la place de la relation dans l'analyse : après « l'entrée en relation », qui fait, selon Nathalie Heinich, une révolution copernicienne du passage de l'objet à la relation, la question se déplace vers « tout n'est-il que relation ? », interrogeant, en particulier, sur ce qu'il advient alors du sujet, pour conclure sur la figure du don (« Relation, don et reconnaissance<sup>24</sup> »).

<sup>21</sup> Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 44.

<sup>22</sup> Alain Caillé et Philippe Chaniel, « Présentation », *Au commencement était la relation... Mais après ?*, *Revue du MAUSS (La)*, n° 47, 2016, p. 5-25.

<sup>23</sup> Albert Piette, *Contre le relationnisme. Lettre aux anthropologues*, Lormond, Le bord de l'eau, 2014, cité par Alain Caillé et Philippe Chaniel, « Présentation », *op. cit.*, p. 8.

<sup>24</sup> *Au commencement était la relation...*, *op. cit.*, titre de la troisième partie.

La présentation de l'ouvrage, rédigée par Alain Caillé et Philippe Chanial, se propose de montrer que si l'on peut admettre l'intérêt de l'introduction de la relation dans la réflexion sociologique, l'on doit cependant se garder d'oublier ce qui est en relation : « À privilégier ainsi la relation, le “entre”, ne néglige-t-on pas – jusqu'à leur refuser toute existence – la consistance des termes mis en relation ? Ne sont-ils, ne doivent-ils être considérés comme de simples effets de relations ?<sup>25</sup> » Dire qu'« au commencement était la relation », qu'est-ce dire, sinon que c'est elle – la relation – qui est le principe créateur de toute chose ? Position difficile à tenir, à moins de considérer que la relation est une sorte de « big bang » sociologique qui apparaissant brutalement permettrait que ce qui n'existait pas (les éléments de la relation) se mette à exister brutalement... C'est ce que nous semblons dire quand nous affirmons que la relation est première, est originelle...<sup>26</sup>

Mais, « au commencement de quoi la relation peut-elle être située ? », demandent Caillé et Chanial par le truchement de Laurence Koffman ? « Du sujet » répond celle-ci :

En effet, pour une sociologie résolument relationnelle, il ne s'agit pas de penser des relations externes entre des éléments indépendants, mais des relations internes qui affectent l'identité des termes qu'elles unissent. Or, ces relations internes peuvent être saisies de deux façons. Dans une perspective structurale, ces relations dénotent des systèmes relatifs de rôles, de statuts, de places interdépendants qui assignent certaines positions aux parties d'un tout. À l'inverse, dans une perspective intersubjectiviste ou interactionnelle [...] la relation entre les sujets se

<sup>25</sup> Alain Caillé et Philippe Chanial, « Présentation », *op. cit.*, p. 8.

<sup>26</sup> Albert Piette, dans sa *Lettre aux anthropologues*, s'insurge contre cette façon de penser. À propos de la relation il écrit : « Je pense que la relation constitue un point crucial dans ce débat. Elle est une, peut-être la pierre d'achoppement. Car l'observation porte plus sur la relation, sur le « entre », que sur les relatés certes en relation et surtout plus que dans la relation actualisée ici-maintenant » (Albert Piette, *Contre le relationnisme. Lettre aux anthropologues, op. cit.*, p. 8), ajoutant plus loin : « Alors que nous sommes, paraît-il, en plein “tournant ontologique” avec des êtres et des modes d'existence, où sont les unités empiriques ? Elles n'existent pas ! Nous ne les voyons pas situées et décrites. Elles sont seulement comme des effets d'énonciation et de relations » (*Ibid.*, p. 23).

voit reconnaître un pouvoir instituant propre irréductible à une simple logique de reproduction sociale.<sup>27</sup>

On retrouve ainsi le sujet qui revendique sa place que lui dispute la relation. Et la résolution du conflit, telle qu'envisagée par Caillé et Chaniel, est intéressante mais n'est pas suffisante, me semble-t-il : « Le même mot, « relation », sert à désigner deux réalités d'ordres bien différents : d'une part, le fait, objectif, de l'interdépendance entre tous les objets et tous les sujets [...] et, de l'autre, la relation proprement humaine entre les sujets soucieux d'affirmer leur singularité, leur humanité et leur socialité<sup>28</sup> ».

Constat intéressant : le mot « relation » désigne deux situations différentes. Mais les différences pointées ici sont-elles celles qui permettent de sortir du dilemme ? Ce dilemme, en effet, quel est-il ?

Il est d'abord porté par une opposition quasi-idéologique. La position relationnelle semble mettre en danger la position actionniste ou subjectiviste : « La question est alors de savoir jusqu'où suivre, au nom du relationnisme, cette propension contemporaine à dissoudre toute substantialité – des choses, des collectifs ou des sujets – dans la relationalité pure ?<sup>29</sup> » Cette question, ensuite, se résoudrait dans la mise en avant du don maussien comme clé de voute de la sociologie.

#### 4. Individu, structures et relations

Nous venons de voir que, au cours des deux derniers siècles, la sociologie s'est constituée, soit successivement, soit simultanément, en s'orientant vers des directions aujourd'hui devenues banales, voire triviales.

La première direction concerne l'individu comme source du social. La seconde direction s'intéresse aux structures qui organisent la vie de ces individus. La troisième, enfin, consiste à

<sup>27</sup> Alain Caillé et Philippe Chaniel, *Au commencement était la relation... op. cit.*, p. 14.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 8.

conjoindre les deux directions précédentes au lieu de les opposer. Cette troisième direction a été perçue très vite dans les sciences sociales, parce que les plus clairvoyants ont eu rapidement conscience du fait qu'il est très peu probable que les catégories premières des SHS, l'individu et les structures, ne se rencontrent pas, ne se fertilisent pas. Ces rencontres, ces fertilisations initient des modèles de pensée de la société : modèle classique individualiste (direction 1), modèle structuraliste (direction 2), modèle interactionniste ou systémique (direction 3).

Ainsi, nous dit Bajoit se ralliant au modèle systémique/interactionniste :

[L]a meilleure manière de les dépasser [les querelles périmées, les débats devenus stériles. NDA] n'est-elle pas d'essayer de les intégrer ? Mais comment ? Nous avons vu que chaque paradigme reposait sur un postulat idéologique relatif à la nature de l'homme et, partant, de la société des hommes. Est-il possible d'imaginer une approche qui n'ait besoin d'aucun postulat ? Nous pensons que c'est possible à la condition de concevoir la société comme un pur produit des *relations sociales* entre les hommes. [...] Une sociologie qui serait réellement – comme le souhaite Alain Touraine, puisque c'est ainsi qu'il la définit – *une science des relations sociales*, devrait intégrer et dépasser les quatre paradigmes existants, en se fondant sur un paradigme nouveau : *un paradigme relationnel*. Mais pour qu'il en soit ainsi, il ne suffit pas d'affirmer que l'étude des relations sociales est l'objet de la sociologie, c'est-à-dire ce qu'elle analyse. Il faut aller plus loin, et faire du concept de relation sociale l'instrument d'analyse lui-même.<sup>30</sup>

Dans un ouvrage récent, j'ai essayé de mettre de l'ordre dans les définitions possibles du mot relation et de montrer l'utilité des différentes occurrences possibles<sup>31</sup>. Pour ce faire, je distinguais des « relations-échange » et des « relations-métissage ». Cette distinction permettait de faire apparaître ce qui est de l'ordre de l'échange, marchand ou non, et ce qui est de l'ordre de l'interdépendance généralisée, d'une manière proche de ce qu'écrivent

<sup>30</sup> Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, op. cit., p. 43-44. Les italiques sont de l'auteur.

<sup>31</sup> Claude Vautier, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2022. Voir p. 99-104.

Caillé et Chaniel et rapporté ci-dessus, opposant relations externes entre des éléments indépendants et relations internes qui affectent l'identité des termes qu'elles unissent. Dans le premier cas, les relations sont des choix et actes de rencontres entre des individus ou des groupes, dirigés par des désirs de ventes et achats, de prêts, de transferts de biens et services ou de symboles, ce qui correspond à l'ordre de l'échange marchand ou du don<sup>32</sup>. Dans le second cas, le terme désigne une interdépendance généralisée qui est cause du fait que les éléments en relation sont constamment transformés par la relation elle-même ; ainsi, par exemple, la rencontre entre deux personnes ne laisse aucune des deux identique à ce qu'elle était avant la rencontre, au moins peut-on en faire l'hypothèse dans une grande quantité de cas.

Cette distinction permettait de montrer que toute relation n'est pas une action plus ou moins stratégique des sujets, mais était aussi un principe explicatif des certains phénomènes sociaux.

Cependant, ma distinction entre relations-échange et relations-métissage n'était pas suffisamment claire et sans doute également était-elle insuffisante. On pouvait en effet l'entendre dans un sens interactionniste, à la manière de Degenne et Forsé relevée plus haut.

Il faut donc monter en abstraction. La relation peut aussi être vue comme un *principe de modélisation*.

Simon Laflamme et moi-même l'avions déjà explicité en reprenant une des formules du premier que je trouve très éclairante. Pour tout dire, elle me semble, pour l'instant, être la clé du débat : « La relation, dans cette perspective, n'a pas de vérité ontologique. Elle ne relève pas de l'être. La relation est ici de nature épistémologique. Elle est une manière de modéliser les

---

<sup>32</sup> Le don maussien n'est pas essentiellement de l'ordre de l'échange économique. Il est la *relation totale* en ce qu'il s'institue dans la totalité du phénomène sociétal : obligation morale mutuelle (de donner, recevoir et rendre) qui permet de développer la coopération pacifique entre les membres d'une société. Mais cette définition plus large et intéressante du don ne règle rien, puisqu'il s'agit toujours de transferts entre sujets ou d'interaction.

objets d'étude. Elle sert à la construction de modèles qui donnent à observer des objets et à les rendre intelligibles<sup>33</sup> ».

En réponse à Albert Piette, ne pouvons-nous dire que cette séparation entre l'ontologique et le modélisque (l'épistémologique) permet de faire droit à ses critiques, adressées tant au structuralisme qu'à l'interactionnisme et à sa résistance devant ce qu'il considère comme la disparition du sujet ? Qu'en faisant de la relation un principe de modélisation, loin de perdre le sujet, on enrichit celui-ci, comme on enrichit les structures, les milieux dans lesquels les individus se meuvent. La modélisation sur une base relationnelle permet de faire ressortir ce que sont les individus, face aux situations qu'ils rencontrent et/ou produisent au moins partiellement. Pour le dire autrement, cette modélisation intègre constamment ce que l'individu apporte et ce qu'il doit aux structures, ce que les structures apportent et ce qu'elles doivent aux individus ainsi que ce que les situations étudiées doivent aux relations elles-mêmes. Dans son ouvrage *Communication et émotion*<sup>34</sup>, Laflamme montre que, dans un couple, il y a toujours un ménage à trois : elle, lui, et la relation entre elle et lui. Cela signifie que le couple est constitué par elle et par lui, mais aussi que la nature de la relation entre elle et lui agit sur elle, agit sur lui, ce qui peut se représenter comme dans la figure 1, ci-dessous : *Elle* a une influence sur *Lui* qui a également une influence sur *Elle* ; mais *Elle* et *Lui* ont également une influence sur le couple qu'ils forment, lequel a une influence sur *Elle* comme sur *Lui* (figure 1).

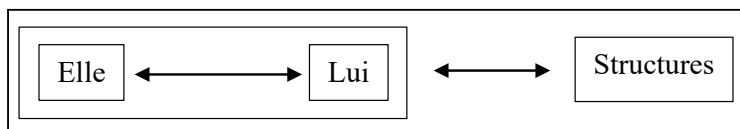
<sup>33</sup> Claude Vautier et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie, op. cit.* p. 146.

<sup>34</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.



Figure 1

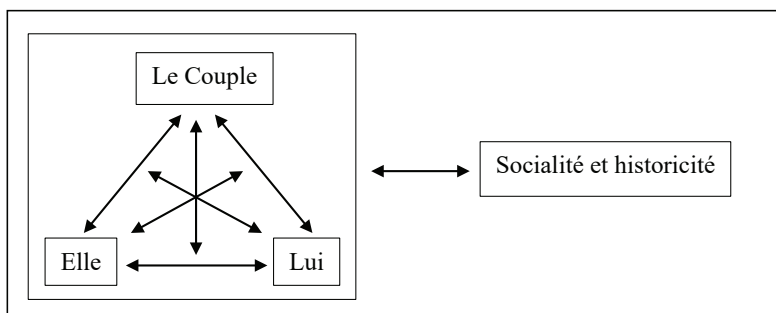
Représentation des effets de relation dans un couple dans un modèle classique interactionniste



Dans la première figure, *Elle* et *Lui* sont en relation dans le sens où *Elle* agit sur *Lui* tandis que *Lui* agit sur *Elle*. Ce sont leurs subjectivités en interaction qui forment ces relations, ainsi que les structures dans lesquelles ils se meuvent qui font qu'ils ne sont pas des psychés indépendantes et décidant souverainement de tout ce qui les concerne.

Figure 2

Représentation des effets de relation dans un couple dans un modèle relationniste



La seconde représentation ajoute à la précédente plusieurs éléments : d'une part, apparaît un pôle supplémentaire, *Le Couple*. Les relations constituées par les flèches allant de *Elle* ou *Lui* vers *Le Couple* et inversement, sont ajoutées à la modélisation pour matérialiser le fait que chaque membre du couple est à la fois actif sur l'autre tout en étant actif sur le couple qui agit sur lui et constitue un contexte qui joue un rôle dans

leurs comportements individuels et en tant que couple. Mais l'autre apport fondamental est constitué des flèches reliant les trois pôles et les relations entre ces pôles. On voit, par exemple, que *Elle* n'agit pas seulement sur *Le Couple* et sur *Lui* (et réciproquement), mais aussi sur la relation entre *Le Couple* et *Lui*, tandis que la relation entre *Le Couple* et *Lui* agit sur *Elle*... Désormais, le modèle apparaît comme un véritable nœud de relations et ce ne sont pas seulement *Elle* ou *Lui*, ni même *Le Couple* qui vont être étudiés, mais l'ensemble des relations qui les unissent et les façonnent. Enfin, ce nœud de relations est lui-même en relation avec la socialité et l'historicité. Ce ne sont plus les individus ou les structures qui sont à la base de la modélisation, mais les humains que l'on met tout de même en scène sont émotifs comme ils peuvent être stratégiques, ils sont mus par des principes comme par des accidents de parcours, pris dans des filets de relations que constituent les structures ou les milieux sociaux, comme les situations ou les configurations que génère constamment le jeu de la vie sociale. Ils ne sont plus les êtres rationnels qui décident sans erreur et sans intervention, ni des autres, ni des contextes.

Je crois que la question du relationnisme peut ainsi être approchée. Dire que la relation est à la base signifie que le modèle théorique permettant d'interpréter le monde social est lui-même relationnel. On ne dit pas que la relation sans termes en relation a créé les termes inexistantes jusque-là. On dit que la reconstruction du réel sous forme de modèle vise à rechercher et/ou à imaginer quelles sont les relations qui doivent se développer et se transformer dans ce modèle pour rendre compte du phénomène étudié, quelles sont les relations de relations qui sont visibles ou probables, comment ce nœud de relations influe sur la société étudiée, ses individus, ses structures ou systèmes.

Dans la figure. 2, *Le Couple* est une fiction théorique nécessaire puisqu'il modifie le jeu des membres du couple, ce qui modifie ce dernier également.

On n'entre plus dans le système sociétal par le seul sujet ou par le seul système, voire d'ailleurs, par le seul événement, voire

encore, par le seul duo acteur/structures extérieures. Et, ce faisant, on retrouve ce que d'aucuns prétendent perdu : l'individu et le système. On retrouve leur capacité d'influence et réapparaissent d'autres éléments tels, par exemple, l'événement, l'imprévisible, c'est-à-dire une déclinaison de l'historicité des choses et des êtres...

Il y a bien, dans le modèle, des relations entre individus et ces relations sont, *a minima*, les interactions qu'ont bien repéré les interactionnistes. Ces interactions permettent d'explicitier le fait que les individus et/ou les structures et/ou les événements et/ou tout autre élément que l'on veut intégrer dans la modélisation construisent le monde, social, individuel, matériel... Sans les interactions, plus rien n'est en relation et seul surnage un individu tout puissant et un environnement inconséquent ou le contraire.

Mais il y a aussi dans le modèle une autre notion de relation, se situant à un autre niveau qui n'est plus ontologique : c'est un principe qui oblige le modèle, qui pose que la description du réel doit se faire à partir de catégories théoriques totalement connectées, au point que ces connexions modifient chacune de ces catégories et leur connexion même.

Un schéma devrait permettre de mieux concevoir ce que je viens de dire. En me basant sur Yvon Gauthier, je peux préciser ma pensée. Prenant comme exemple ma modélisation de l'émergence au Maroc<sup>35</sup>, je propose la figure 3 ci-dessous.

Gauthier, dont je m'inspire ici, interprète son schéma en disant notamment que :

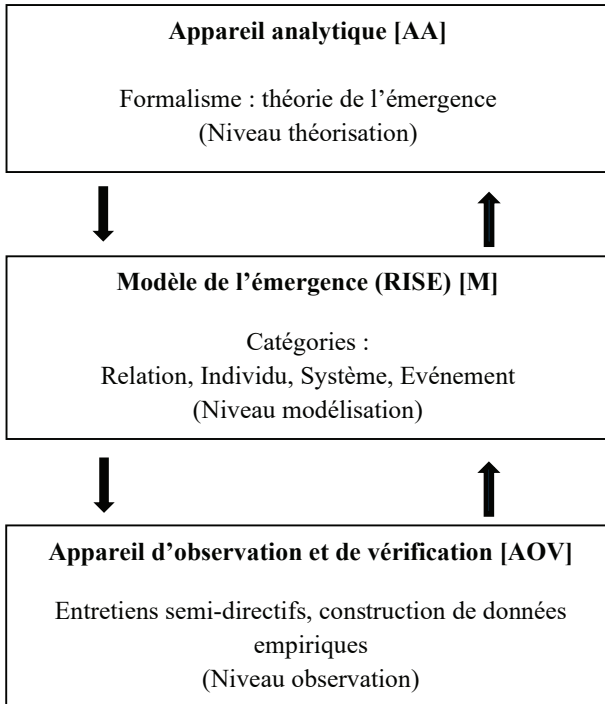
[L]es flèches (ou morphismes) descendantes de la gauche du tableau et ascendantes de la droite traduisent le mouvement des interactions entre l'appareil analytique et l'appareil expérimental qui apparaissent donc interdépendants. L'appareil analytique de la théorie physique n'étant pas univoque a besoin de modèles multiples pour sa réalisation et le contenu expérimental de la théorie ne peut être « capturé » par un seul modèle au détriment de la richesse des données expérimentales. Il y a donc

<sup>35</sup> Claude Vautier, « Une modélisation relationnelle des configurations sociétales liées aux phénomènes d'émergence : un exemple de recherche dans le Maroc contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, n° 1, 2020, p. 11-82.

influence ou détermination réciproque des deux appareils dans une dialectique qui n'est pas linéaire entre les composants de la théorie physique.<sup>36</sup>

Figure 3

L'appareil analytique et ses modèles, d'après Yvon Gauthier



Source : d'après Yvon Gauthier<sup>37</sup>

<sup>36</sup> Yvon Gauthier, « L'appareil analytique et ses modèles », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 7, n° 2, 2012, p. 31.

<sup>37</sup> Yvon Gauthier, *Ibid.*, p. 23-48. Je transpose le schéma ou tableau de Gauthier des sciences physiques aux sciences sociales. Ainsi, avec une même logique, son « appareil expérimental » devient-il pour moi un « appareil d'observation et de vérification », l'expérimentation n'étant guère de l'ordre des sciences sociales.

L'observation empirique nous suggère qu'un ensemble d'éléments (également empiriques) est en cause dans les phénomènes sociétaux et que ces éléments sont tous en interrelation. La modélisation prend donc en compte ces éléments et s'intéresse à leur relation : le *R* de RISE<sup>38</sup> signifie cela. Le modèle est construit en considérant que la relation est un principe du modèle qui relie en permanence I, S et E, soit l'individu, le système et l'événement. Le modèle montre ainsi que ces individus, ces systèmes et ces événements sont portés, animés, transformés par des relations dont on tente d'estimer la force pour mieux comprendre les liens avec et entre tous les autres éléments mis en relation dans le modèle. J'ai explicité cela à partir de plusieurs modélisations réalisées par divers chercheurs canadiens ainsi que par mes soins, dans l'ouvrage paru en 2022<sup>39</sup> où je me suis efforcé de montrer l'intérêt de ce type de modélisation en sociologie.

### **Conclusion. Relation ontologique et relation épistémologique**

Les débats actuels autour de la sociologie relationnelle reposent en partie importante sur un malentendu. L'interactionnisme est légitime et bienvenu. Mais son application se fait généralement sur une base qui s'éloigne peu de l'individualisme méthodologique, voire du hol-individualisme méthodologique. Le gain, alors, est dans l'enrichissement lié au fait que l'on ne sacrifie pas les structures (ou les systèmes) aux acteurs ni les acteurs aux structures.

Or, les propositions de relationnisme en sociologie se limitent bien souvent à cela. Dans une sociologie relationnelle, au sens où je l'entends, il y a deux conceptions de la relation qui se côtoient. L'une est ontologique, c'est-à-dire qu'elle désigne la réalité des interactions dans la société. Ce faisant, elle se ramène forcément à ce qui est en relation, et les individus, parfois les structures, sont désignés comme la source des changements.

---

<sup>38</sup> Le modèle utilisé pour étudier les émergences socio-économico-culturelles au Maroc.

<sup>39</sup> Claude Vautier, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune, op. cit.*

L'autre conception est épistémologique, elle est une manière de construire le modèle théorique.

Alors, vous avez dit « relation » ? Mais de quoi parlez-vous ? De quoi parlons-nous ?

La proposition d'une sociologie relationnelle allant au-delà de l'interactionnisme fait passer la relation du statut de catégorie analytique à celui de principe de modélisation. C'est ce changement de statut de la relation qui permet de régler le conflit sur l'existence ou non d'une sociologie vraiment relationnelle. « [I]l faut aller au-delà des concepts de structure, d'agent, d'acteur ou de sujet. Il faut aller dans l'échange, sans partir ni de la structure de la relation ou de la structure dans laquelle se déroule la relation, ni des agents qui sont en relation ; il faut partir de la relation même.<sup>40</sup> »

« Partir de la relation même », c'est bien donner à la relation ce nouveau statut, non plus ontologique, mais épistémologique, de principe de construction de nos modèles.

---

<sup>40</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, op. cit., p. 145.

## Bibliographie

- Bajoit, Guy, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- Bertalanffy, Ludwig von, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1993 [1968].
- Bidart, Claire, Alain Degenne et Michel Grossetti, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.
- Caillé, Alain et Philippe Chanial, « Présentation », *Au commencement était la relation... mais après ?*, Paris, La Découverte/MAUSS, n° 47, 2016, p. 5-25.
- Crozier, Michel et Ehrart Friedberg, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.
- Degenne, Alain et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Donati, Pierpaolo, « La relation comme objet spécifique de la sociologie », *Revue du MAUSS (La)*, n° 24, 2004, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-2-page-233.htm>.
- Gauthier, Yvon, « L'appareil analytique et ses modèles », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 7, n° 2, 2012, p. 23-48.
- Grossetti, Michel, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2004.
- Lacaze, Lionel, « L'interactionnisme symbolique de Blumer revisité », *Sociétés*, 2013, n° 121, p. 41 à 52, en ligne : « L'interactionnisme symbolique de Blumer revisité », <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-3-page-41.htm>.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.
- Laflamme, Simon, *Théories en sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle*, volume II : L'insistance sur les acteurs sociaux, Paris, L'Harmattan, coll. « Pour comprendre », 2020.
- Le nouveau Littré, Édition augmentée du Petit Littré*, Paris, Garnier, 2004.
- Piette, Albert, *Contre le relationnisme. Lettre aux anthropologues*, Lormont, Le bord de l'eau, 2014.
- Thomas, William I., « The Behavior Pattern and Situation », *Publications of the American Sociological Society*, n° 22, 1928, p. 1-13.

Vautier, Claude, « Une modélisation relationnelle des configurations sociétales liées aux phénomènes d'émergence : un exemple de recherche dans le Maroc contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, n° 1, 2020, p. 11-82.

Vautier, Claude et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2021.

Vautier, Claude, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, préf. de Simon Laflamme, Paris, Seuil, coll. « Logiques sociales », 2022.